

# Der Clou: die Ratgeberin

*„Phädra“ in Bondys Regie bei den Ruhrfestspielen*

Die 1677 entstandene „Phädra“ Jean Racines wohl berühmtestes Drama, hat Torsten Fischer vor einigen Jahren sehr respektabel in Köln inszeniert. Bei den Ruhrfestspielen (im Theater Marl) ist „Phèdre“ jetzt gleichsam in Luxusausgabe zu sehen: in einer wunderbar ausbalancierten, französischsprachigen Aufführung unter der Regie von Luc Bondy, der in Köln aus der Flimm-Zeit in bester Erinnerung ist.

„Phädra“, Im Rückgriff auf die griechische Theseus-Sage, ist ein Liebes- und Familiendrama mit politischen Untertönen. All dies wird in Bondys Inszenierung, die Racines Verse unaufdringlich wohlthuend zum Klingen bringt, klar. Bedrängend deutlich wird aber vor allem dies: Die Personen können die Wirklichkeit, in die sie doch tief verstrickt sind, nicht erkennen, geschweige denn durchschauen. Dies – weniger die gesellschaftlich unmöglichen Liebessehnsüchte Phädras und ihres Stiefsohns Hippolytos, der eine schöne Feindin verehrt – führt in die Katastrophe. Bondy zeigt die Tragödie durchaus als klassische ohne psychologische Erklärungen, mit unerlöst wirkenden Figuren und einer überwiegend eher sanften Phädra (Valérie Drevelle). Der Clou indes ist deren Ratgeberin Önone (Dominique Frot), die als schlaue Frau aus dem Volk erscheint, fast wie eine Concierge und dem Stück so einen ganz neuen Dreh gibt. (Aufführungen 19., 20., 21.6., Tel. 02361/92180)

(RH)

Hedlaur. 19.6.90

# Good old family values

**T**he Ancient Greeks understood dysfunctional families better than anyone. That becomes abundantly clear to anyone attending Luc Bondy's French-language production of this most searingly passionate of Greek tragedies. Here we find Phèdre, left alone while Theseus, her husband, does his bit abroad. She has no one but Hippolytus, her tasty stepson, to ogle.

Frustration gets the better of the queen and she confides all to her servant, Oenone. Rumours circulate that Theseus has come a cropper and Hippolytus seems ripe for the plucking. However, Hippolytus has other fish to fry — leaving Phèdre even more frustrated, especially when Theseus turns up alive, kicking, and wanting to know exactly who's been sleeping in his bed. A date with fate is unavoidable.

Confused? You won't be. Swiss wunderkind Bondy infuses into an old soap opera a psychological depth that belies its stark surroundings.

For, in his production of Racine's version of the legend, Bondy's cast has opted for a full three-dimensional characterisation. At times it teeters on the histrionic and melodramatic, but Valerie Dreville gives a towering performance in the title role, turning in an instant from a hemmed-in noblewoman trying to do the



EDINBURGH 98

**THEATRE**

**Phèdre**  
King's

right thing, to a no-holds-barred vamp. But the ongoing waves of torment that gradually engulf Phèdre are a by-product of the desire that first set all this in motion.

The real star of the show is Dominique Frot as Oenone, a little bundle of confusion trying only to be loyal to her mistress. Any weak link comes by way of Sylvain Jacques as Hippolytus, who seems far stiffer than he should be. But then, being forced to wear a daft see-through vest such as the one he was clad in would make anyone feel self-conscious.

What this production brings to the play more than anything is a human frailty that sees Phèdre attempt to force the hand of chance of her own volition, rather than be guided by something otherworldly.

Of course, the fact that the demons remain unsummoned



Psychological depth: Valerie Dreville (left) as Phèdre and Dominique Frot as Oenone

speaks volumes. On the opening night in Edinburgh things seemed more than a little distant, but the edge may have been taken off by a lower turnout than one would have expected for a main Edinburgh Festival show, caused by the lu-

diculous decision to split the dates for the International and Fringe festivals.

While this hardly made for a damp squib, a buzz of anticipation was noticeably absent until an extended curtain call proved that Bondy had cap-

tured the imagination of his audience. This suggests that those in charge of programming both festivals should bury the hatchet and start acting like grown-ups.

NEIL COOPER

24 heures  
26 février 1998

# Luc Bondy revient au Théâtre de Vidy avec une Phèdre rayonnante de douleur

Depuis mardi, Valérie Dréville est le rôle-titre de ce *Phèdre* de grande qualité. Un spectacle figolé jusque dans les millions de grains de sable qui parsèment la scène.

A voir jusqu'au 29 mars.

Face à son destin, l'homme n'a guère plus de poids que quelques grains de sable. Face à sa fatalité, Phèdre obtempère: elle est une femme mourante qui cherche à mourir. Avouant sa folie et son amour, elle expire tout au long de la pièce de Racine. Luc Bondy place sa Phèdre (Valérie Dréville,



PAR  
Emmanuelle RYSER

fabuleuse) dans un dispositif scénique rigoureusement géométrique qui contraste avec un ciel flou et quelques dunes de bord de mer.

Vêtus de costumes magnifiquement atemporels, ses comédiens évoluent à petits pas dans un espace grandiose qui les rend minuscules. Ils sont beaux comme les mots de *Phèdre*, susurrés, pleurés ou criés dans un jeu de lumières tout en finesse. Un spectacle figolé jusque dans ces millions de grains de sable qui se répandent sur scène à mesure que le drame s'étend.

On connaît la fatale passion de Phèdre, malheureuse reine amoureuse d'Hippolyte, le fils de son époux Thésée. Le mythe antique devient, sous la plume de Racine, une tragédie en alexandrins. La distribution présente à Vidy depuis mardi rend hommage à la musique de cette langue poétique. Les comédiens se détachent des déclamations d'antan. Aucune

scansion, aucune enflure dans la diction, mais de nombreux silences, qui laissent respirer le texte. La langue, somptueuse, résonne de douleur.

S'il y a exagération, c'est dans la souffrance qui habite Phèdre. Son corps entier respire le chagrin. Valérie Dréville titube, semble flancher, recule, chancelle, tourne sur elle-même. Ses déplacements sont dignes d'une chorégraphie. Une danse de mort dans laquelle elle avance inexorablement mais sans cohérence apparente. Un lamento proche de la démence. Une folie circulaire. Une déchéance inéluctable mais hésitante. Fluctuante jusque dans les jeux de lumière jamais tranchés de André Diot.

## Plaintes délirantes

Dans sa plainte, Phèdre rayonne. C'est en tournoyant sur elle-même qu'elle avoue son amour à Œnone, confidente incarnée par l'étonnante Dominique Frot.

Leurs dialogues ressemblent à des chants. De l'aigu au grave, Valérie Dréville utilise l'étendue totale de sa voix. De même Dominique Frot qui rajoute quelques effets nasillards. Délirante, diabolique, venimeuse même parfois, Œnone, de par sa petite taille et son jeu à la limite du comique, paraît telle une sorcière. Un envoûteur malin à la voix rauque produisant des sons voilés et éraillés. Le couple Phèdre-Œnone s'entraîne mutuellement dans la folie alors que, dans les deux derniers actes, le couple Phèdre-Thésée (Dieder Sandre, très juste) s'éloigne

dans la douleur. La tragédie de Racine, comme celle d'Euripide, s'intitulait au départ *Hippolyte*. Elle s'appela *Phèdre et Hippolyte* lors des premières représentations (1677) avant d'accéder à son titre actuel. C'est dire si la relation Phèdre-Hippolyte est au cœur du texte. Or, dans la distribution de Luc Bondy, Hippolyte est bien pâle. Le beau Sylvain Jacques, torse nu sous sa cote de maille, semble toujours au bord de l'évanouissement. Il n'a rien du «farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter», du «tigre» que jamais Phèdre n'abordait sans crainte. Ce choix de distribution mis à part, *Phèdre* s'offre comme un spectacle de grande qualité.

La saison passée, on avait pu reprocher à Luc Bondy de perdre ses comédiens dans le grand dispositif scénique de *Jouer avec le feu*. Ici, l'immensité des murs sombres et les ombres projetées horizontalement rappellent avec beauté le poids du destin auquel les hommes ne peuvent échapper. A mesure que le drame prend forme, les dunes s'effacent et le sable envahit le plateau. Les grains deviennent poussière, des chemins foulés par Thésée, sablier qui marque le temps ou cendres de l'au-delà sur lesquelles Phèdre vient rendre en rampant son dernier soupir. De belles images visuelles au service de la poésie.

E. Ry. □

Lausanne, Théâtre de Vidy, jusqu'au 29 mars. Ma, me, je et sa à 19 h, ve à 20 h 30 et di à 17 h 30. Location: (021) 619 45 45, et Billetel.

# Festival

## Aimless Bondy fires a blank

Racine's great tragedy dissolves  
into gloomy disappointment

**Phèdre**  
King's Theatre, Edinburgh  
**Joyce McMillan**

IT takes a long time to happen, heaven knows, but finally, about 70 minutes into Luc Bondy's production of Racine's *Phèdre*, an actor comes on stage who looks as if he is prepared to give a performance.

By an actor prepared to give a performance, I suppose I mean someone who behaves as if he understands that theatre is essentially about conveying a story to a live audience; and about projecting voice and emotions with enough energy for that audience to catch a full sense of involvement of what is going on, so that what takes place is not simply a scrupulous recreation of something already rehearsed, but a living act of communication with whoever happens to be present on that night.

The actor in question is the great French leading man Didier Sandre; and his powerful, clearly-focused performance as the King Theseus is by a long, long way the best thing about Bondy's interpretation of Racine's great tragedy, which is otherwise almost inexplicably underpowered, aimless, gloomy, self-absorbed, and occasionally ridiculous.

It's not as though *Phèdre* is a play which lacks resonance or meaning at the end of the 20th century; at the very least, the tremendous upheaval in sexual politics over the last 25 years should provide us with powerful new insights into a drama whose central theme is the burning sexual desire of a middle-aged woman for a young man, her stepson Hippolyte, whom she must not have.

But despite her dazzling looks – tall, fair, exquisitely gowned, like a column of gold dropped from heaven – Valerie Dreville's performance in the central role seemed to me an emotional and dramatic blank, a string of words muttered away into sand, accompanied by a set of gestures that spring from nowhere and convey nothing. In the production's drearier moments, of which there are many, there is nevertheless a certain grim pleasure to be had in admiring the austere beauty of Erich Wonder's Mediterranean set; and, I'm afraid, in giggling mindlessly over the bizarrely archaic English surtitles. "Wait not until a father's wrath force thee away amid general execration," the screens flashed at one point, reducing several stout parties in the audience to hysterics.

Of course, as the director of the



Precious little to hold on to: Valerie Dreville and Dominique Frot.

Picture: Denis Straughan

mighty Royal Opera *Don Carlos* that lit up the Festival's first week, Luc Bondy is unlikely to be forced away amid general execration from Edinburgh 1998. But I tell thee, gentle reader, if he had been depending for his reception on the quality of this production of *Phèdre*, such might indeed have been his unhappy fate.

### **Grand opéra : Luc Bondy met en scène Phèdre de Racine au théâtre Vidy Lausanne.**

un ciel en trompe-l'œil et un petit tas de sable blanc sur le sol noir, Bondy célèbre la poésie. Lui qui est un metteur en scène célèbre depuis longtemps, il met en scène un grand opéra. On pleure beaucoup dans cette mise en scène. On geint pianissimo et l'on hurle *con expressione*. Tous les comédiens raisonnent. Et le plus souvent, ils sonnent creux. Le pire à cet égard, c'est Didier Sandre. On ne peut que se féliciter que lui, roi Thésée, n'apparaisse qu'à la fin du troisième acte et qu'il ne crache pas sa colère plus tôt, et de ce fait, plus longtemps. Les consonnes explosent, le p pétarade, le b boule et le t tire comme une arme. Que les pupilles bleues de Didier veuillent abattre l'adversaire à chaque nouvelle attaque, voilà qui se comprend.

Mais les autres aussi sont des maîtres de l'exagération. Valérie Dréville en Phèdre, la beauté pâle, joue au début une amoureuse mortellement triste qui sur-surre. Mais rapidement, elle se développe en mégère avide d'amour, alors elle hurle. Et lorsque Phèdre se voit dédaignée, qu'elle doit même s'apercevoir qu'Hippolyte n'a pas par principe quelque chose contre les femmes, mais qu'il s'est entiché d'Aricie, alors Valérie Dréville flippe totalement. A partir des deux simples mots « une autre », elle développe un air de la vengeance pour lequel les deux voyelles, un u qui miaule et un o qui engloutit tout et tous, lui suffisent. Une possédée. Elle est terrassée par la langue.

Le rôle d'Hippolyte, Bondy l'a confié à Sylvain Jacques qui avait précédemment travaillé avec Patrice Chéreau. Jacques découvre dans ce fils de roi, un garçon timide, aimable, charmant et honnête – et un peu bête –. Un juvénile Mister Proper qui, sur son torse nu, porte une petite chemisette, une cote de mailles

Sabonguy, a enfilé une tenue similaire à Thésée le père, toutefois déjà un peu noircie par l'âge. Jacques n'est certes pas encore au sommet de son art de comédien, mais le rôle lui sied bien. Il est convaincant que ce garçon un peu simple rêve plutôt d'une fille comme Aricie, d'une beauté gracile, fragile, retenue, telle que la joue Garance Clavel, plutôt que d'une femme maternelle, lubrique, forte, étrangement perverse.

Au centre de la mise en scène, on ne trouve toutefois pas ces malades de l'amour qui, constamment dans la plus grande détresse, titubent, tombent au sol ou bien pour y reposer, ou bien pour tenter de grimper vers le but de leur obsession. Non, c'est la gouvernante de Phèdre, Oenone, qui domine la scène, c'est elle qui tire les ficelles, c'est elle qui dirige le jeu, sorcière et puck en une seule personne. Elle met en scène ce naufrage. La toute petite, menue Dominique Frot, une séductrice d'une variété particulière, conseille diaboliquement à chacun précisément les mots et les actes qui le pousseront à sa perte. Elle présente chacune de ses idées comme si c'était la sagesse sublime. Dominique Frot jubile quand une idée perfide lui est venue. Et quand elle se solidarise avec ceux qui sont dans la peine, quand elle pleure avec eux, qu'elle geint avec eux, elle laisse toujours un petit doute ouvert : est-ce de la vraie sympathie ou seulement une sympathie simulée ? D'une conseillère sans conscience que l'on trouve chez Racine, Bondy fait la metteur en scène du naufrage d'une noble lignée. Méphista, de basse extraction, rend les coups.

Qui veut entendre raisonner la langue de Racine ne doit pas manquer de voir cette mise en scène qui sera présentée en tournée à Weimar, à Recklinghausen et à Vienne aussi. Ce spectacle auditif.



Valérie Dréville als heroisch ferne, dramatisch aber höchst eindrucksvolle Phèdre.

Photo: Festwochen (Laurence Mullenders)

## Versailler Griechen – Pathos ohne Perücke

**Luc Bondy** suchte Racines „Phèdre“ einen natürlichen Ton zu geben. Leicht ist das nicht. Eine Festwochen-Koproduktion im Odeon.

VON BARBARA PETSCH

Das Frankreich Ludwigs XIV. liegt am Meere. Erich Wonder hat eine schlichte, schöne Bühne gebaut, die ideal ins Odeon paßt: Blaue See, eine Düne mit weißem Sand, dunkle Mauern. An einem einzigen Tag erfüllt sich Phèdres Geschick, das schon manchen Starregisseur stimuliert: Peter Stein brachte Racines Tragödie 1987 in Berlin heraus. Luc Bondy hat den französischen Klassiker vermutlich mit der Schulmilch aufgesogen. Er mag sich gefragt haben, wie man die Stellen demontiert, auf denen diese wohl klingenden Verse und monumentalen Schicksalsfiguren einherschreiten.

Zu Lebzeiten hat Racine seinen Freund und Rivalen Molière fast besiegt. Die Nachwelt überließ – trotz Schillers Übersetzungsbemühungen um Racine – dem sarkastisch zupackenden Komödiendichter die Palme. Wie man hier sieht, ist das nicht ganz gerecht. Bondy versuchte den antikisch bemühten Aristokraten etwas vom heißen Atem eines archaischen Griechenlands einzublauen. Ganz hat er Alfred Kerrs ironisches Diktum: „Versailler

Griechen sind die Leute noch, wenn sie toben“ nicht überwunden, aber fast.

Das liegt vor allem an den herrlichen Typen, die Bondy zusammenführen konnte. Die interessanteste Wandlung erfuhr der Königin Kammerfrau Oenone (Dominique Frot) – eine magere, tragischschwangere Erscheinung à la Piaf. Oenone ist gewöhnlich die Drahtzieherin des Unheils.

### Faszinosum Oenone

Sie ermutigt Phèdre in ihrer Liebe zum Stiefsohn Hippolyte, sie belügt den König, schwärzt dessen Sohn an – ein echter Boudoir-Dämon. Hier aber ist Oenone eine leidenschaftliche Ziehmutter: Heimat und Kinder hat sie für das Fürstenkind verlassen, mit dessen Gefühlen, dessen Schicksal sie sich bis zur Selbstaufgabe identifiziert. Als Phèdre sie zurückstößt, springt sie ins Meer.

Das junge Liebespaar Hippolyte-Aricia probiert ein wenig zaghaft den Ausbruch. Teile und herrsche statt manischer Machtexpansion, Gefühle statt staatspolitischer Rücksichten. Funktioniert nicht. Weiß man ja. Sylvain Jacques ist ein bildschöner Hippolyte im schillernd-blauen Netzhemd. Garance Clavel, die Aricia, Opfer von Familienfehden um die Alleinherrschaft, läßt die kluge, ein bißchen strenge künftige Ehefrau ahnen. Keuschheit,

bewußter Verzicht auf Promiskuität – soll heute wieder im Kommen sein – nimmt man beiden Jungen mühelos ab. Sie wirken aber ein wenig blutleer, erstarrt. Ein Seeungeheuer rafft den hoffnungsvollen Kavalier hinweg, der nicht genoß und schweigt. Das ist eine lustige Lücke in der irdischen Dramaturgie. Aber bleiben wir bitte ernst, dem Anlaß gemäß.

Edel, zivilisiert, energisch tritt der König (Didier Sandre) auf. Ein würdevoller Staatsmann – nach außen hin.

### „Figaro“ war näher

Senkt sich der Abend nieder, rammt er den Dolch gerade noch nicht in seinen Sohn, sondern in den Sand – und treibt es mit Frauen aller Art. Sogar der Angebeteten seines Sohnes geht er an die Wäsche. Dabei wirkt er nicht unsympathisch, ein souveräner, weit gereister, welterfahrener Haudegen eben, der selbst im königlichen Bett lieber zähmt als bloß seine Pflicht tut. Die Amazone kam ihm abhandeln. Nun ist die minoische Prinzessin dran. Nach der Jagd auf den Minotaurus – die Racine recht modern tiefenpsychologisch deutet – fiel Phèdre Theseus als eine bündnispolitisch attraktive Beute zu.

Auf dem Weg vom wilden Kreta ins angestrengt geordnete Athen muß mit Phèdre etwas passiert sein. Das Sitten-

korsett tut ihr nicht gut. Der darunter herrschenden Doppelmoral verweigert sie sich. Die Tugend macht sie depressiv. Das Laster ist ihr zuwider. Zur Königin wäre sie klug und menschlich genug, doch fehlt ihr Härte. Die Zwänge trüben ihre Intuition. Archaische Götter, Triebe oder Christentum, Intellekt oder Emotion, sie scheint sich nicht auskennen. Eine schwierige Rolle.

Valérie Dréville – mit dickem, rötlich-blonden Zopf – läßt in den langen Monologen grandioses Tragödiinnenformat sehen und hören. Noch im Sterben, vergiftet, totenbleich, bleibt sie eine Racinesche Kunstfigur, die wenn auch eindrucksvoll, ihren etwas sterilen Edelsinn verströmt.

Laurent Grevill setzt als gefaßt herzenswarmer, andeutungsweise homophiler Thérémène präzise gemessene Akzente. Marie Modiano ist als leis kokette Ismène ein lebhaftes Gegenbild zu Oenone. Marie-Louise Bischofberger gibt die Panope als sachlich-seriöse Berichterstatlerin. Zwei Stunden dauert die Aufführung, die in ihren besten Momenten eine Distanz von über drei Jahrhunderten zu einem Sternenstrich schrumpfen läßt. Horváths „Figaro“ in Bondys Regie heuer bei den Festwochen ist uns näher „auf den Pelz“ gerückt. Aber da sind ja weder die Story noch die Zeit noch der Dichter so weit weg.

# Phädra hat gelebt

Bondy inszeniert in Lausanne seinen ersten Racine / VON ANDRES MÜRY

Am Ende kann Phädra nur noch kriechen. Das Gift, das sie genommen hat, verbrennt sie von innen. Wie eine Wölfin windet sie sich auf die Sanddüne, der Wind vom Meer her vor den Palast gesteht. Sterbend, mit einem verzückten Blick, macht sie Theseus, dem heimgekehrten Helden, das Geständnis: Hippolyte, der Stiefsohn, ist unschuldig – ihre Dienerin hat ihn falsch bezichtigt, er hätte sie, wie sie sagt, sexuell genötigt.

Phädra sieht sich ein letztes Mal aufbäumen, Theseus entsetzt zurück, als werde er ein Mordstertöter, abermals Zeuge, wie ein riesiges Ungeheuer sich aushaucht. In der Tragödie, wie Racine es will, mit edler Rhetorik zu beenden, flieht er mit der Fluchung von der Bühne. Eine Woge reißt Phädra auf, und unmerklich beginnt Phädras Kopf im Sand zu versinken. Als nähme ihn der Wind für sich, zieht sie ihn zurück in ihren kühlen Schoß zurück.

Luc Bondy, der „Phädra“ am Théâtre de Lausanne inszeniert hat, gehört der Generation an, die das letzte Wort, nicht der Sprache, sondern der Vernunft. An deren versöhnende Wirkung Racine postuliert, mag der Regisseur glauben. Ja noch mehr, der janssenische Spielmeister steht bei ihm am Ende der Tragödie: Die Liebe, wenn sie nicht gefällig reguliert, ist eine zerstörerische Krankheit. Zur Abschreckung sollen wir die langsamen Verenden des Phädras mitempfunden.

Der Passionsweg ist der wahnwitzigste Weg der menschlichen Geschichte: in einem gerafften Atemzug von Morgen bis zum Abend über 827 Verse. Der alexandrinische Reimpaar pausenlos rasend in den Untergang. Und gegenüber dem Urtext hat Racine seinem Demonstrationsstück eine verschärfte Bedingung einfügt: Phädra hat einen freien Willen, sie entscheidet sich nicht auf das Fatum, auf den Fluch des alexandrinischen Stammes herausreden. Sie ist Herrin ihrer *raison*, ihrer *passion* Herr (Frau?) zu sein, aber sie vermag es nicht.

Der Palast von Troizene, den Erich von Stroheim im Ensemble offener, hoher Wände auf der schiefen Schräge gebaut hat, ist ein Haus des Unruhigen. Nie wird es richtig Tag auf der Bühne, als würden die zwei verbotenen, unersättlichen Leidenschaften unutilisierbar. Phädra verzehrt sich in der Sehnsucht nach Hippolyt, Hippolyt in der nach der

Wiederkehr des Königs, respektvoll. Mehr Forscher als herrischer Eroberer. Doch er bleibt seinem Grundsatz treu: Auch das noch so Fremde muß sich an unserem gegenwärtigen Empfinden (woran sonst?) messen lassen. Erste Maßnahme: Er sucht sich ein junges Ensemble, manche kaum zwanzig, alle – bis auf Didier Sandres – fern von Starstatus oder konventioneller Routine. Zweite Maßnahme: Er läßt sie die Kothurne und Bühnensandalen der Comédie-Française-Klassik ablegen. Er läßt sie, damit er auch selber den Grund spürt, mit bloßen Füßen gehen. Dazu kleidet er sie – der alexandrinische ist schon Korsett genug – in leichte, elegante Gewänder (Kostüme: Rudy Saboungi).

Valérie Dréville ist Phädra. Mitte Dreißig, an der Comédie schon einmal Racines Iphigénie, beherrscht sie den hohen Ton und ist zugleich durchlässig für alle Schwingungen der Figur: von bleierner Trauer, erotischer Verzückung bis zu wahnsinnigem Rasen. Ein liebeskranker, unerlöster Leib, sitzt sie zu Beginn da, zerfressen vom Schweigen, den Kopf mit dem rötlichblonden Haargeflecht in die Hand gestützt. Dann, unter dem aufsässigen Zureden der Dienerin Oenone, hebt sie an zu sprechen. Wie unter Wehen sich windend, wie besessen pirouettierend, gibt sie ihre wilde Glut preis. Und plötzlich sind die alexandrinischen keine kalte Kunst mehr, sondern kreatürliche Laute eines Schmerzorgans tief in ihr drin.

Wie eine zweite Stimme sekundiert ihr Oenone: die kleine, drahtige Körperschauspielerin Dominique Frot. Sie hat sich in der Schwäche der Herrin eingenistet, möchte sie verzweifeln, mit List und Tränen, am Leben erhalten, weil sie ohne sie kein Leben mehr hätte. Als Schatten im Hintergrund lauend, dann wieder springteufelhaft eingreifend, spinnt sie die Intrige, die alle, sie selber zuerst, in den Untergang treibt: eine tragische Burleske im Herzen der Tragödie.

Sylvain Jacques ist Hippolyt. Gerade zwanzig, in durchsichtig schimmerndem Hemd und leichter Leinenhose, kommt er daher wie einer der androgynen, engelhaften Kids von heute: wirres Haar, hoch aufgeschossen, ungenau. Die alexandrinische spricht er schnell, wegwerfend, manchmal auch schülerhaft: kein rhetorisch hoch trainierter Jungschauspieler, als einziges hat er eine Film-erfahrung mit Patrice Chéreau.



VALÉRIE DRÉVILLE als liebendes Monster

danken findet er so abartig, daß er sich nicht einmal verteidigt. Auch Arikia (Garance Clavel), mit der er doch eine Zukunft haben könnte, beschwört ihn vergeblich. Sie beide, Gegenwartskinder im Sturm des Mythos und der Racineschen alexandrinischen, gewinnen der Aufführung etwas vom Zauber der Filme Rivettes und Rohmers.

„Phädra“ kann man sich auf zwei Arten



Hippolyt (Sylvain Jacques) in Ketten, Phädra (Valérie Dèveille) ohne Binden: Gefangen aber bleibt sie. Foto Laurence Mullenders

sie das Wort ausspricht, weiß sie, daß das Wort sie töten wird. Nicht umsonst ist sie mit einem schwarzen Schleier verhüllt auf die Bühne getreten wie eine Untote, eine gespenstisch lebende Leiche. Nicht umsonst dreht sie sich nach „j'aime“ wie ein Derwisch unendliche Male um sich selbst, wird auf die Wüstensandbank gewirbelt, reißt sich das Kleid vom Leib, wenn sie dem jungen Hippolyt ihre Liebe gesteht, als zeige sie ihm weniger ihre Brüste als vielmehr einen fürchterlichen Aussatz. Aber sie sitzt auch wie eine Märchenkönigin, die den Froschprinzen nicht küssen darf, an der Rampe, streichelt liebevoll ihr Königinnendiadem aus goldenem Lorbeer und erzählt von ihrer furchtbaren Liebe wie von einem wundervollen Schrecken.

Das Entsetzen und das Glück im Horror, der Wahnsinn und die Sehnsucht danach, das alles klingt bei ihr wie eine tolle Musik. Die zwei Stimmen einer disharmonischen „Invention“, zusammengezwungen, gespielt, gesungen, geschrien, geseufzt von einer Frau, die erlebt, daß sie nur ein Instrument ist, das jemand anderer beherrscht als sie: ein alter Fluch, ein Mythos, ein Todesfeuer, das sie verzehrt und ausglüht und anstachelt zugleich. Ein Wesen, dem die Autonomie rasend-düster abhanden kommt. Eine Figur, ganz Pathos im altmodischen Wortsinn: ganz Leiden.

Aber eine der gegenwärtigsten Gestalten, die zur Zeit auf dem Theater zu haben sind.

Ihr Ehemann Theseus ist in Didier Sandres alertem Gehabe eine männliche Leerstelle, dessen Hände sich auch selbständig machen und nach allen Frauen seiner Umgebung greifen, die er haben kann und nicht kriegt, sich dann aber mit den Sandkörnern begnügen, die ihnen durch die Finger rieseln. Einmal, als er rast vor Eifersucht, schauen ihm alle anderen, aus dem Dunkel hervortretend, zu wie einem merkwürdigen Insekt, das nicht zu ihnen gehört. Hippolyt, das Objekt der Begierde, den Sylvain Jacques als ephebenhaften Softie im Kettenhemd gibt, ist ein verwüstetes Vatersöhnchen. Er birgt lieber an Papas Knien seinen Kopf, als daß er dann doch trotz aller Abwehr leicht fasziniert zu Phädras Füßen liegend mit den gespreizten Beinen der Stiefmutter etwas anfangen könnte. Auch seiner Freundin Arikia kommt er höchstens zehn Zentimeter Luftlinie nahe. Der Vater hat den Gott Neptun gerufen, der den Hippolyt zu Tode schleift. Aber Hippolyt ist vorher schon gestorben, so tot wie Theseus und Arikia: Lauter Partygäste des Todes, vor dem sie Angst haben wie vor einem vergiftet brennenden Cocktail. Das Spiel mit dem Feuer kennt keine Sieger. Nur Einsätze. Und wer nicht setzt, der

wird vom Feuer auch nicht erleuchtet, höchstens vom Feuerschein gestreift: So kommt es, daß sie etwas blaß wirken.

Nur Önone, Magd und Freundin der Phädra, verbrennt voller Lust mit: Dominique Frot tanzt, trippelt, wirbelt sie als eine kleine, böse Hexe, als eine Hebamme des Verderbens, als eine Fanatikerin der Treue über die Szene. Kreischend und klickend animiert sie Phädra zur verbotenen Liebe, hilft ihr, die Intrige zu gebären, zeigt grinsend dem Theseus das im Sand liegengelassene phallische Schwert des Hippolyt als falsches Ehebruchsbeweisstück und geht in den Tod wie in einen verrückten Witz. Das Spiel mit dem Feuer kennt aber auch keine Versöhnung. Das Ende mit Vergebung über den Gräbern ist gestrichen. Phädra bleibt allein auf der Szene, aus langem, wahnsinnigen Liebestodeskampf nun in einen lebendigen, erlösenden Tod erwacht, windet sie sich auf der Wüstensandbank, beichtet, was ihr passierte, wie sie raste, liebte und log und andere in den Tod trieb. Und nun, erlöst von der Liebe, stirbt sie lächelnd wie ein schönes, glitzerndes Reptil. Racine, der große Liebhaber der Vernunft, der vor Vernunftlosigkeit rasende Stücke schrieb, nennt sie ein „monstre“, ein Ungeheuer. Luc Bondy feiert sie als ungeheure Frau. Ein Meisterstück. GERHARD STADELMAIER

# Die Macht der Ohnmächtigen

Festwochen: Luc Bondys „Phèdre“, eine Coproduktion in französischer Sprache im Odeon

Caro Wiesauer

Tragische Gestalten und ihre listigen Berater führen in Luc Bondys „Phèdre“ dem Zuseher das Grauenhafte der sie beherrschenden Mächte vor Augen. Kämpfe gegen Ungeheuer? Schlachten, die es zu gewinnen gilt? Thronfolgen, die gelöst werden müssen? Ja, das alles auch. Aber in Wirk-

## KRITIK

lichkeit verzehren sie sich selbst und die anderen aus unerfüllter Liebes-Leidenschaft.

Phèdre, ihre goldene Gestalt in schwarzem Tuch gehüllt, wankt ans Tageslicht, ist sprachlos und entückt. Selbst ihrer Vertrauten Oenone gegenüber fordert sie nur noch den Tod als Erlösung. Mit tückischer Wortgewalt bringt die Amme ihre Herrin zum Reden, erfährt von ihrem Liebesunheil. Doch liegt ihr dabei weniger das Glück der Königin am Herzen. Sie liebt es, die Fäden zu ziehen. Der Tod Phèdres würde das Ende ihrer Macht bedeuten, drum muß die Herrscherin in ihrem Unglück weiterleben.

Luc Bondy zeigte am Samstag in dieser Coproduktion mit dem Theater Vidy Lausanne dem Wiener Festwochenpublikum das breit



Totgeglaubter Vater (Didier Sandre) und verlorener Sohn (Sylvain Jacques)

gefächerte Spektrum seiner Regiekünste. Nach dem opulenten Ausstattungsspiel um „Figaro läßt sich scheiden“ jetzt also großes, französisches Drama von Jean Racine, die Wucht der griechischen Tragödie aufs Wesentliche minimalisiert und auf eine karge Bühne (Eric

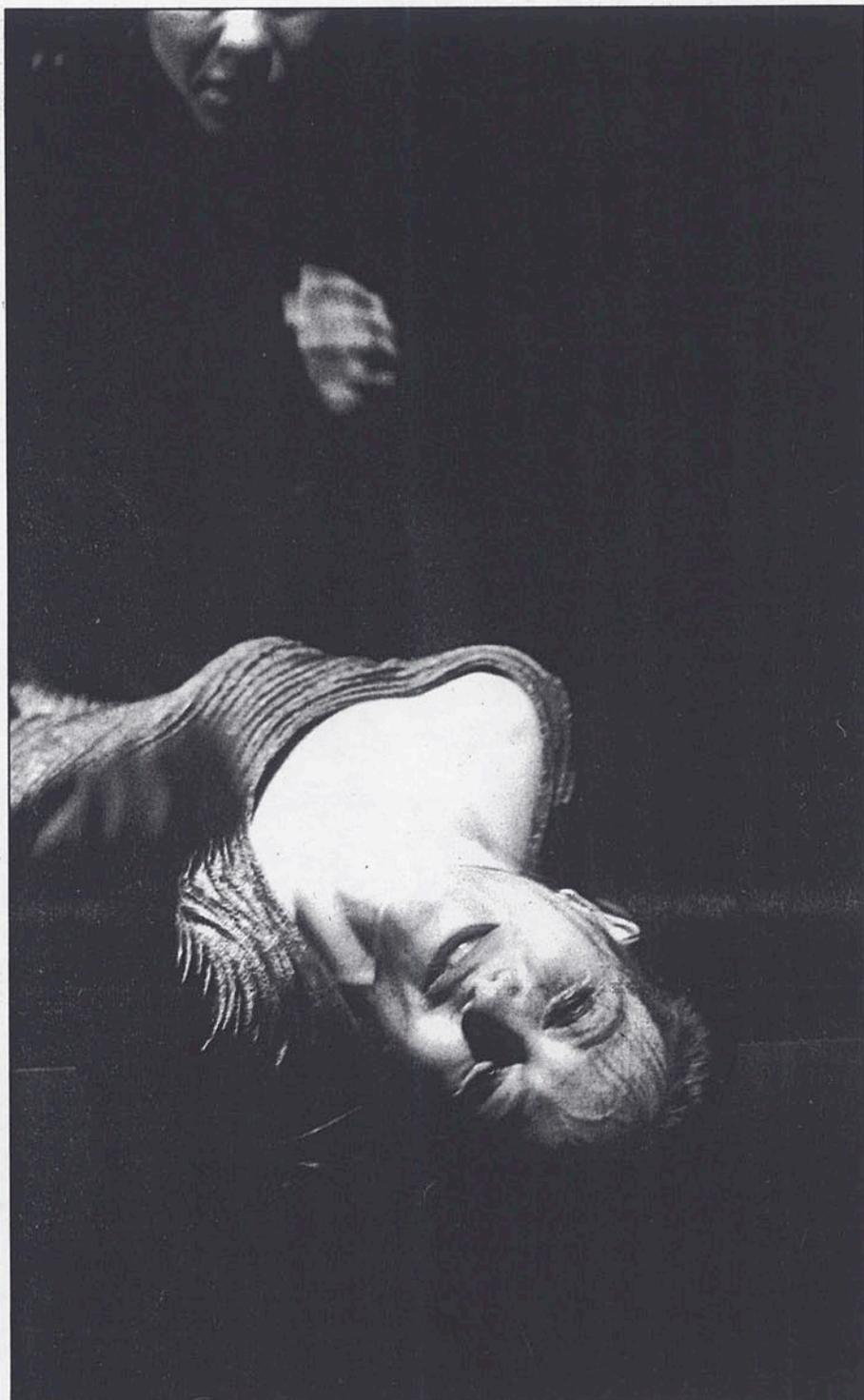
Wonder), die mehr andeutet als zeigt, gesetzt. Hell schimmert das Meer im Hintergrund, eine weiße Sanddüne schlängelt sich nach vorne, als ob sie das nahende Unheil verkünden wolle. Der Spielraum im Odeon bleibt düster, nur einzelne Strahlen dringen durch, rücken ver-

zerrte Gesichter, verlorene Fratzen, verzweifelte Gesten ins Licht.

Valérie Dréville als Phèdre hat es nicht leicht, sich als Hauptfigur gegen die schwätzende, lamentierende Beschwölerin Oenone (Dominique Frot) zu behaupten. Sie bleibt glänzende Statue, bis zum Tod Marionette des von ihr ausgelösten Dramas. Tugendhaft und schön, verhalten und doch bebend vor Liebe Hippolyte (Sylvain Jaques), der von ihr begehrte Stiefsohn. Auch seine Liebe zu Aricie (Garance Clavel) muß unerfüllt bleiben, der Tod ereilt ihn eher, als die Klärung seiner Unschuld helfen kann. Theseus (Didier Sandre), erst totgeglaubter, heimgekehrter Vater und Gatte, bleibt allein zurück. Das zerfetzte Kettenhemd des verlorenen Sohnes in Händen, scheint auch er nur noch im Tod Erlösung finden zu können.

Übersetzt wird für der französischen Sprache nicht Mäch-

tige auf einer Tafel seitlich am Bühnenrand, was Köpfdrehen und Ablenkung vom Bühnengeschehen mit sich bringt. Tip: Lassen Sie die Übersetzung ruhig Übersetzung sein. Einmal eingetaucht in den Bilderrauch der Liebenden, erzählt sich das Drama ganz von selbst.



Valérie Dréville ici à la renverse compose une Phèdre rare, toute la sensualité et le désarroi dans un corps.

MARIO DEL CURTO

absentes d'elles-mêmes. Dans un décor qui combine la géométrie lourde d'une façade de palais et la légèreté d'une dune de sable défilent des âmes en peine qu'on dirait déjà mortes. Hippolyte en tee-shirt transparent, façon véliplanchiste de retour d'une virée en mer, balance son texte à distance. Comme un adolescent se remettant d'une crise de croissance soudaine. Phèdre déboule dans l'aire de jeu, le visage enfoui sous un voile noir, guidée par Oenone (Dominique Frot), sa confidente. Quant à Aricie, elle dit, la fièvre au corps, la tristesse de sa vie de paria.

### Solitude accablante

La vulnérabilité des personnages s'affiche ainsi d'entrée de jeu: dans la fébrilité des gestes, dans leur violence aussi, dans ces empoignades fulgurantes qui les projettent plus souvent qu'à leur tour sur le sable d'infortune, ce lieu où les corps s'abandonnent à leurs pulsions. Mais ce qui ressort surtout, c'est leur solitude accablante. Et c'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre l'importance que Luc Bondy accorde aux personnages de confidentes: Oenone, comme Thérémène (Laurent Grevill), sont moins les faire-valoir de leurs maîtres, comme le veut la tradition, que leur frère ou sœurs de lait. Il faudrait donc ici parler en terme de couple de la paire formidable composée de Valérie Dréville et de Dominique Frot. Plutôt que de s'en tenir à la vision commune qui veut qu'Oenone soit l'âme damnée de Phèdre, Luc Bondy donne un supplément d'âme à cette relation: il souligne la part de tendresse physique qui unit ces deux femmes aux abois. Un exemple? Ce moment où Phèdre foudroyée par la révélation de l'amour entre Aricie et Hippolyte s'écroule sur le plateau, la tête à la renverse tournée du côté du public. C'est alors Oenone qui, dans un geste superbe, relève sa maîtresse et la ramène dans ses bras sur le terrain de jeu.

Aux côtés de tandem-choc et de Didier Sandre, parfait dans son rôle de héros en déconfiture, les jeunes Garance Clavel et surtout Sylvain Jacques peinent à se mettre au diapason. Trop pâle, presque transparents, ils semblent encore chercher le juste rythme, celui qui donnera à leur relation sur scène sa vérité.

**Alexandre Demidoff**

Phèdre, Théâtre de Vidy, Lausanne, jusqu'au 29 mars, tél. 021/619 45 45.



Neues Deutschland

10245 BERLIN B  
Verk. Aufl. taegl. 65,220  
Gedruckte Auflage 74,224  
03.08.98 5007 S

MEDIEN-SPIEGEL

Zeitung:  
Datum:

DMA Deutsche Medienbeobachtungs Agentur  
10117 Berlin, Tel. 030-203 98 70



Kunsthfest Weimar mit Luc Bondys »Phädra«-Inszenierung

# Der Schrecken hat das letzte Wort

Von Joachim Lange

Mit dem Goethezitat »Das Neue reizt« ist das diesjährige Kunstfest Weimar überschrieben, und überm Goethebild auf der Umschlagseite des Programmbuchs prangt anspielerisch »Statt der toten Dichter«. Ein toter und doch auch sehr lebendiger Dichter sorgte am Donnerstag für einen beachtlichen Auftakt der Theaterangebote dieses Jahres.

In der Viehauktionshalle gab es eine Festivalproduktion par excellence: Luc Bondys Inszenierung von Jean Racines (1639-1699) »Phädra« tourt als eine Koproduktion des Kunstfestes mit dem Théâtre Vidy-Lausanne, den Wiener Festwochen, den Ruhrfestspielen Recklinghausen und dem Theater der Nationen im Rahmen der Zürcher Festspiele weiter durch Deutschland. Die hohen Erwartungen des hiesigen Publikums an Luc Bondys Theaterarbeit waren durch das Gastspiel seiner Strindberg-Inszenierung im vergangenen Jahr begründet und sind auch mit dem französischen Klassiker, für den die zerstörerische Kraft von Liebesleidenschaft nicht nur in dem Stück von 1674 ein zentrales Thema war, erfüllt worden.

Luc Bondy präsentiert hochkarätiges Schauspieltheater, mit bewegender und die Akteure wie die Zuschauer umtreibender Emotion. Da wird hemmungslos gelitten und geschmachtet, Seelenmarter nach außen getragen und der reinen Tugend und Unschuld zum moralischen Triumph verholfen. Von Ironie und Distanz wird das nicht gebrochen. Die Truppe spielt durchweg im mora-

lisch-psychologischen Dauerforte. Und die Geschichte ist auch danach. Eine formvollendete dichte Tragödie des dafür »zuständigen« Klassikers der Franzosen, spannend gebaut und mit wunderbaren Rollen.

Da ist zunächst die Königin Phädra, eine nicht mehr ganz junge, aber doch stark begehrende Frau, »weder völlig schuldig noch völlig unschuldig« (Racine). Die Liebe zu ihrem sehr jungen, schönen und bislang von Liebesdingen ziemlich unbeleckten Stiefsohn Hippolyt empfindet sie als einen Fluch der Venus. Selbst das Aussprechen ihres Wunsches dünkt sie blutschänderisch. Als sie sich zunächst ihrer Amme Önone und nach der Nachricht vom Tod des Königs auch dem Objekt ihrer Begierde offenbart, ist der unheilvolle Ausgang eine Frage der Zeit. Denn Hippolyt liebt heimlich (mit hängenden Armen schmachtend: Sylvain Jacques) die Staatsfeindin Arikia (Garance Claval), und der König ist noch sehr lebendig und kehrt in ein ziemlich verdattertes Haus zurück. Valérie Dréville verkörpert diese Selbstmarter hinreißend: den Kampf gegen die Leidenschaft, dann aber auch das Aufglimmen der Hoffnung und schließlich das Lodern der Leidenschaft, als sie von der Rivalin erfährt. Und hier wendet die so zierliche wie präzente Dominique Frol als Amme und Vertraute die Geschichte vollends ins Unheilvolle. Sie rät dazu, wie Potiphars Weib, den Jüngling zu beschuldigen. Es ist die bedingungslose Orientierung auf Phädra, die sie – mit ihrem ganzen Körper, vor allem aber ihrem Gesicht eine einzige Chiffre für Schmerz und Qual – dazu treibt, die dunkelsten Seiten ihrer Seele freizulegen. Das macht sie zur schuldigen Einflüsterin von Verleumdung. Der Kö-

nig, den Didier Sandre mit einem recht modernen Machocharme ausstattet, schenkt ihr Gehör und nutzt das Versprechen Neptuns, ihm einen Wunsch zu erfüllen, für einen Fluch über den Sohn. Alle Beteiligten am Spiel erscheinen dabei für einen kurzen Augenblick auf der Szene. Aus dem schlicht angedeuteten Palast, aus Arikias Gefängnis und vom Strand her, der, durch eine Sanddüne angedeutet, in die Spielfläche hineinragt und in Erich Wonders Bühnenbild atmosphärisch überzeugend die antike Küste einfängt, stehen sie und lauschen. Das Verhängnis läßt sich jetzt nicht mehr aufhalten. Weder durch die diskrete Verteidigungsrede Hippolyts noch durch Öones Selbstmord; und auch das Geständnis Phädras kommt zu spät. Der Prinzenlehrer Thérémène (Laurent Grevill) hat den schrecklichen Bericht über die Erfüllung des Fluchs schon überbracht, als sie sich in Todesqualen dazu aufrafft. Ein reiner aber toter Held, von dem nur das etwas zu große Kettenhemd bleibt. Bei Bondy fehlt die versöhnliche Geste des Königs gegenüber Arikia – dem Schrecken bleibt das letzte Wort.

Ein verheißungsvoll europäischer Auftakt des Kunstfestes mit einem französischen Stück, von dem es eine deutsche Übertragung von keinem geringeren als Friedrich Schiller gibt. Mehr als ein Hauch internationaler Kultur wird die Klassikerstadt ein Jahr vor ihrem großen Auftritt als europäische Kulturstadt trotz aller Baustellen durchwehen: in 80 Veranstaltungen gibt es an den charmanten und mittlerweile schon gar nicht mehr so provisorischen Spielstätten Tanz, Theater, Musik und Film aus aller Welt. So wird es im Kubus an der Ilm wieder Faust geben (in der Version von Janusz Wisniewski), im E-Werk wird »Je suis un phénomène« von Peter Brook zu erleben sein, in der Viehauktionshalle tanzen niederländische, US-amerikanische und brasilianische Companies. Im Schloßpark Belvedere gibt es ein Konzert mit Van Morrison ...

»Phädra« ist vom 4.-7.6. in Frankfurt (Main); vom 17.-21. 6. in Recklinghausen; vom 25.-27.6. in Hamburg und vom 3.-5.7. in München zu sehen.

# Zauber des Klassizismus

## Racines „Phädra“ zu Gast in den Münchner Kammerspielen

Die Aufführung ist nur noch heute zu sehen. Und wer von der Liebe, ihrem Geheimnis, ihrem Rasen, ihrer Unausweichlichkeit noch nicht genug hat, wer Schicksals-Geschichten dieser Art nicht flieht, der sollte sich Racines „Phädra“ in den Münchner Kammerspielen nicht entgehen lassen. Luc Bondy hat dieses Musterstück des französischen Klassizismus fürs Théâtre Vidy-Lausanne inszeniert. Jetzt tourt die gefeierte Aufführung durch Europas Theaterhochburgen. Gespielt wird auf Französisch; deutsche Übertitel machen auch dem sprach- oder stückkundigen Zuschauer das Verstehen leicht.

Ein Genuß für sich ist natürlich der hohe Ton der Kunstsprache Racines, ihr Klang, ihr Rhythmus, ihre Melodie, der sich die wunderbaren Schauspieler geradezu hingeben. Ohne daß die Aufführung jemals in Formalismus münden würde.

Bondy inszeniert – jenseits jeder äußerlichen Mode – die Tragödie von fünf Menschen, die alle Fesseln der Vernunft sprengen und sich mit tödlichem Ergebnis ganz der Liebe ausliefern. Phädra, die ihren Stiefsohn Hippolyt liebt und dieser Leidenschaft nachgibt, als das Gerücht kursiert, Ehemann Theseus sei tot. Hippolyt, dessen Liebe Aricia gehört, die das Gefühl erwidert. König The-

seus, der Phädra und die Konvention liebt. Und Önone, Vertraute der Phädra, die ihre Herrin liebt.

In ihrer Strenge und Schlichtheit ist die Aufführung von zauberischer Magie. Das berückend schöne Bühnenbild von Erich Wonder – dunkle Festungswände an endloser Küste hinter weißen Dünen – dient in seiner stillen Ästhetik vor allem den Schauspielern. An ihrer Spitze: die großartige, junge Valérie Dréville in der Titelrolle. Wie sie vorsichtig, tastend, dann immer losgelöster und von der Liebe getrieben alle Schleusen ihres Gefühls öffnet, sich in schuldiger Unschuld dem geliebten Sohn darreicht, ihr Leid der ganzen Welt, dem Publikum also, offenbart, wie sie vor Liebe brennt, vor Eifersucht haßt, vor Scham stirbt – das ist sehenswert.

Von zwingender, verstörender, rücksichtsloser Besessenheit: die Önone der Dominique Frot, die sich als Phädras Dienerin Racines tönender Sprachkunst logisch verweigert. Dagegen direkt konventionell die Männer: Sylvain Jacques als hübscher Hippolyt, Didier Sandre als schneidiger Theseus. Aber gerade das macht in dieser Bondy-Inszenierung Racines Aktualität aus: die ungeheure, unaufhebbar Verschiedenheit im Wesen der Geschlechter.

Sabine Dultz



**Vor Liebe brennen, vor Eifersucht hassen: Valérie Dréville als Phädra – nur noch heute in München zu sehen.**

# Ein verwüstetes Herz

## Das Théâtre de Vidy-Lausanne mit «Phèdre»

Einem Insekt gleich kriecht Phädra, mit ihrem goldenen Kleid gepanzert, auf eine Sanddüne und verdorrt im gleissenden Glanz der Sonne. Es ist auch das Licht der Wahrheit: Erst jetzt gesteht sie ihrem Gatten die blutschänderische Liebe zum Sohn Hippolyt. Endlich kühlt das Gift, das sie genommen, ihre innere Glut. In Luc Bondys Inszenierung vom Lausanner Vidy-Theater, das für drei Abende im Rahmen der Festspiele am Schauspielhaus gastierte, ist sie nicht das leidende Opfer ihrer mythologischen Verstrickungen, sondern geniesst den Schauer des Entsetzens, den sie verbreitet, als Schauer des Entzückens. Statt in erfüllter Liebesverschmelzung entgrenzt sie sich in hemmungsloser Überschreitung aller menschlichen Gesetze. Lustvoll hat sie sich in ein Monster verwandelt, ihre sonnenhafte Vernunft verloren an einen Eros, der immer auch Thanatos ist. Die Luft erzittert vor Hitze, sie verschmilzt in diesem Schlussbild mit dem Sand, der so unfruchtbar ist wie ihre Liebe und ihr verschmähter Leib.

Bei der Premiere in Lausanne im Februar merkten wir noch nicht, dass dies Eintauchen in den Sand mit einem einfachen technischen Trick bewerkstelligt wird, aber auch diese Erkenntnis hat den Abend nicht entzaubert. Vielmehr hat sich die körperliche Präsenz der Schauspieler, namentlich der Hauptdarstellerin Valéry Dréville, verstärkt (NZZ 26. 2. 98). Auch die Sprache wird

Körper, wenn Phädra die i im Namen ihrer Rivalin Aricie wie schneidende Klingen in den Raum schreit. Weit entfernt vom Singsang klassischer französischer Inszenierungen. Einmal mehr ist es Luc Bondy gelungen, die deutsche und die französische Theatertradition sich gegenseitig befruchten zu lassen.

Alle grossen Emotionen spielen sich auf der Sandzunge ab, die von links Erich Wonders Bühne beleckt. Auf sie schmiegt sich Phädra in ihrer Liebeswut, auf ihr verflucht Theseus seinen Sohn. Danach ziehen jeweils die nackten Füsse eine Sandspur über den glänzenden Boden, bis sich zuletzt all diese Lebensspuren überlagern und verwischen. Eine Verwüstung, die die Götter angerichtet haben. Die Helden werden von unfasslichen Mächten getrieben und zerrüttet, müssen von den Dienern gestützt werden. Aber auch Phädras Amme, die die tödliche Intrige spinnt, zerfallen die Worte im Mund, als wären es nicht ihre Worte. Eros verrenkt Phädras Körper zu einem gespannten Bogen, sie streckt Hippolyt ihr Geschlecht wie einen Pfeil entgegen, doch ihre phallische Liebe darf nicht sein. Am Schluss krümmt sich ihr Körper noch einmal, diesmal umgekehrt; gebückt sackt sie über der Düne zusammen. Eine Gottesanbeterin, die von allen Göttern im Stich gelassen wurde.

*Stefan Zweifel*

Zürich, Schauspielhaus, 10. Juli.

Erschienen in: Thüringer Allgemeine

Am: 29. 05. 98

Auflage: 528.500

# Die Frau vom Meer

Weimar: Luc Bondys „Phädra“ – Verse, Licht und Menschen



Irgendwo dahinten ist das Meer. Und auch das Licht ist irgendwo, wo sie nicht sind. Und da-

hinter, vielleicht, ein Ort zum Leben. Aber hier frißt sich der Sand, die Wüste ins Leben hinein, dieses Land hat keinen Ausgang als zum Tod. Auf diesem Haufen Sand, dem Horizont eine Handbreit näher, wird die Frau stehen, wenn sie ihre Liebe zu dem Stiefsohn gesteht, und auf ihm wird sie liegen, wenn sie am Ende kriechend verendet, wie ein Reptil, das kein Wasser in der Wüste fand. Es fehlte ihr Vernunft. Und Licht.

Der flirrende Seelen-Beschauer Luc Bondy und der deklamierende Klassiker Jean Racine (1639/1666), der, als Dichter wie als Bürger, das Hohe Lied der Regel sang, das ist eine etwas überraschende Konstellation – und geriet in der Viehauktionshalle zur Sternstunde eines vollendeten, lichten Theaters. Eines leisen Theaters, das, ungeachtet des Gedämmers, in dem es sich begibt, einen dunklen Text ausleuchtet, eines Theaters, das in seiner Architektur so makellos erscheint wie das Drama in der seinen.

Die Geschichte ist, wie sie ist, so vorgegeben von Menschen, sie ist – als künstlerisch-mythische, als gesellschaftlich-moralische Konvention – von Menschen, im zweifachen Sinne, so angeordnet. Wo Racine seine Figur verurteilt, will Bondy das nicht neuerlich, nicht diesen und nicht diese: Er will beobachten. So wirft er seinen sanften Schleier aus, so sehen wir darunter die Konturen des Geschehens schimmern – deutlich genug, sie zu erkennen, unklar genug, genauer hinzuschauen. Dieser filigrane Regisseur nimmt die Geschichte ernst, indem er sie nicht denunziert – und er nimmt sie kritisch, indem er sie beim Wort nimmt.

Bei den Schauspielern.

Niemand steht auf dem Kothurn, die Menschen huschen bloßen Fußes, verletzlich ausgeliefert dem, was sie trägt. Nur der König, dem die unbefragte Regel bislang den festen Lebens-Grund verschaffte, hat Leder unter bloßer Haut. Und nur der König, Didier Sandre, tritt auf mit der Selbstgewißheit der Comedie Francaise, jeder Zoll ein Staatsschauspieler, jeder Zoll ein König. So wird in diesem Theater schon erzählt, noch ehe ein Wort gesprochen ist. So erzählt Luc Bondy – mit der Bühne

von Erich Wonder, mit den Kostümen von Rudy Sabounghi – sehr leise, an den Grenzen des Schweigens, über die Verse hinweg, was er hört in ihnen.

Es ist eine Hexe, klein und verwachsen in sich selbst geduckt, und sie ruft die Geister der Hölle, mit Händen, die die alten Formeln über dem siedenden Kessel beschwören. Es ist aber kein Kessel, es ist Phädra, die Königin. Es ist aber keine Hexe, es ist Oenone, die Amme. Und es ist Dominique Frot, die wunderbarste Schauspielerin dieses Abends. Die Amme lebt, wie alle, nicht aus eigenem Recht, sie ist, was sie ist, durch ihre Herrin, die sie – es koste die Hölle, und es wird sie kosten – bestärken muß, in der Liebe zu dem Stiefsohn, der der neue König scheidet, in der Verleumdung desselben, wenn der alte König wiederkehrt. Darüber kann man irre werden, sie verrät und wird verraten, so kichert und so greint sie in einem Augenblick und kann das eine nicht vom anderen scheiden: So ist der Mensch, wenn er hoffnungslos Verzweiflung spürt.

Und so. Die Königin tritt auf unter schwarzem Tuch, sie ist verloren, ist tot, so oder so, es muß nur noch geschehen. Sie hat, wir hören es, drei Nächte

nicht geschlafen, sie ist – wir hören auch das Ungesagte – müde zum Tode hin. Sie nimmt, nun ohne Tuch, einen langen Anlauf vor dem Geständnis, ein langer Gang, sie will Raum gewinnen. Und kreiselt, wie ein tanzender Schamane, der nicht mehr bei sich ist. Wenn sie fertig ist, nimmt sie wieder den schwarzen Schleier, und ein Vogel schreit dazu. Valérie Dréville ist wie unter einer dämpfenden Hülle, nur einmal schreit sie, wenn sie von der Liebe zu der anderen hört, selbst der Tod: vergebens. Die Gesten fliegen wie leichte Vögel vor dem Wind, die Gestalt taumelt wie Kork auf den Wellen, wenn sie einen langen Anlauf nimmt, sich zu offenbaren, an die Wand gedrückt wie an den Pranger. Eine Schauspielerin, die eindrückliche Tragik gewinnt, indem sie auf marmorne Größe verzichtet.

Am harten Ende, Bondy hat gestrichen, bleibt Verdammung statt Versöhnung, so verweigert sich die Tragödie dem Zwecke einer adelnden Vernunft. Eine Wehmut aus Versen, Licht und Menschen, makellos.

Henryk GOLDBERG

Weitere Vorstellungen: 30. und 31. Mai, jeweils 19 Uhr.

## Tragik im Übermaß

Wiener Festwochen: Racines „Phèdre“, inszeniert von Bondy

Warum spielt Luc Bondy Jean Racines Antikentragödie „Phèdre“, ein sprödes Sprachkunstwerk mit einer Handlung, die nur allzu leicht ins Lächerliche kippen kann? Angesichts der Festwochen-Premiere der bereits im Februar in Lausanne gezeigten Produktion im Odeon fällt einem keine schlüssige Antwort ein.

Es ist sicherlich berechtigt, Racines Alexandriner-Drama als Darstellung einer brüchig gewordenen Gesellschaft zu präsentieren. Das Überraschendste ist ja wohl, die Gestalt des großen Helden Theseus als machtlosen Statisten zu erleben. Der gute Mann kennt sich nicht aus, glaubt der Falschen und will in seiner Rache über den vermeintlichen Ehebruch seines Sohnes Hippolytos mit seiner Frau und dessen Stiefmutter Phädra nicht einmal selbst Hand anlegen, sondern überantwortet den Treulosen dem Fluch des Gottes Neptun, der ihm glücklicherweise noch einen Gefallen schuldig ist.

Im von großen Flächen dominierten Bühnenbild von Erich Wonder liegt gleißend weißer Sand in allen Ecken des Königspalastes. Verfall

in „Schönheit“ ist, zu registrieren. Von Beginn an macht Önone (Dominique Frot), die verhängnisbringende Dienerin der Phädra, den Eindruck einer Irren, während ihre Herrin (Valérie Dréville) seltsam undifferenziert bleibt. Selbst dann noch, als sie von Bondy zu großen Gästen angehalten wird. Und wie steht ein junger Liebender und fast schon Held wie Hippolytos (Sylvain Jacques) da? Im durchsichtigen Kettenhemd und mit langer Mähne erinnert er ein bißchen an den jungen Parzifal, dem bekanntlich nicht zur rechten Zeit die rechten Fragen einfallen. Sein kleines Schwert macht ihn dann endgültig zum Spielzeughelden. Noch weniger Chancen, sich zu behaupten, haben seine Geliebte Arikia (Garance Clavel) und Hippolytos' Erzieher Tharamenes (Laurent Grevill), der in einer Art Pastorengewand (Kostüme: Ruddy Sabounghi) immerhin vom tragischen Schicksal seines Zöglings berichten darf. Am Ende kann Theseus (Didier Sandre) — sich von seiner sterbenden Gemahlin abwendend — das Grauen gar nicht fassen.

Helmut Schneider

## **Grand opéra : Luc Bondy met en scène Phèdre de Racine au théâtre Vidy Lausanne.**

un ciel en trompe-l'œil et un petit tas de sable blanc sur le sol noir, Bondy célèbre la poésie. Lui qui est un metteur en scène célèbre depuis longtemps, il met en scène un grand opéra. On pleure beaucoup dans cette mise en scène. On geint pianissimo et l'on hurle *con espressione*. Tous les comédiens raisonnent. Et le plus souvent, ils sonnent creux. Le pire à cet égard, c'est Didier Sandre. On ne peut que se féliciter que lui, roi Thésée, n'apparaisse qu'à la fin du troisième acte et qu'il ne crache pas sa colère plus tôt, et de ce fait, plus longtemps. Les consonnes explosent, le p pétarade, le b boule et le t tire comme une arme. Que les pupilles bleues de Didier veuillent abattre l'adversaire à chaque nouvelle attaque, voilà qui se comprend.

Mais les autres aussi sont des maîtres de l'exagération. Valérie Dréville en Phèdre, la beauté pâle, joue au début une amoureuse mortellement triste qui sur-surre. Mais rapidement, elle se développe en mégère avide d'amour, alors elle hurle. Et lorsque Phèdre se voit dédaignée, qu'elle doit même s'apercevoir qu'Hippolyte n'a pas par principe quelque chose contre les femmes, mais qu'il s'est entiché d'Aricie, alors Valérie Dréville flippe totalement. A partir des deux simples mots « une autre », elle développe un air de la vengeance pour lequel les deux voyelles, un u qui miaule et un o qui engloutit tout et tous, lui suffisent. Une possédée. Elle est terrassée par la langue.

Le rôle d'Hippolyte, Bondy l'a confié à Sylvain Jacques qui avait précédemment travaillé avec Patrice Chéreau. Jacques

Sabonguy, a enfilé une tenue similaire à Thésée le père, toutefois déjà un peu noircie par l'âge. Jacques n'est certes pas encore au sommet de son art de comédien, mais le rôle lui sied bien. Il est convaincant que ce garçon un peu simple rêve plutôt d'une fille comme Aricie, d'une beauté gracile, fragile, retenue, telle que la joue Garance Clavel, plutôt que d'une femme maternelle, lubrique, forte, étrangement perverse.

Au centre de la mise en scène, on ne trouve toutefois pas ces malades de l'amour qui, constamment dans la plus grande détresse, titubent, tombent au sol ou bien pour y reposer, ou bien pour tenter de grimper vers le but de leur obsession. Non, c'est la gouvernante de Phèdre, Oenone, qui domine la scène, c'est elle qui tire les ficelles, c'est elle qui dirige le jeu, sorcière et puck en une seule personne. Elle met en scène ce naufrage. La toute petite, menue Dominique Frot, une séductrice d'une variété particulière, conseille diaboliquement à chacun précisément les mots et les actes qui le pousseront à sa perte. Elle présente chacune de ses idées comme si c'était la sagesse sublime. Dominique Frot jubile quand une idée perfide lui est venue. Et quand elle se solidarise avec ceux qui sont dans la peine, quand elle pleure avec eux, qu'elle geint avec eux, elle laisse toujours un petit doute ouvert : est-ce de la vraie sympathie ou seulement une sympathie simulée ? D'une conseillère sans conscience que l'on trouve chez Racine, Bondy fait le metteur en scène du naufrage d'une noble lignée. Méphista, de basse extraction, rend les coups.

## PHÈDRE FAIT LA CULBUTE

**Sans star, avec de jeunes comédiens, Luc Bondy a mis en scène Phèdre, un classique de Racine, au Théâtre Vidy-Lausanne. Ce spectacle sera aussi montré à Zurich en tournée.**

*Il est évident que Bondy, ce grand amoureux de l'amour parmi les metteurs en scène vedettes, ne pouvait pas faire mourir misérablement sa Phèdre. Avec les dernières forces que lui laisse le poison qui envahit son corps, la reine se traîne jusqu'à la dune. Souriante, sans regret, elle avoue à son époux Thésée l'amour défendu pour son beau fils Hippolyte. Une lumière toujours plus crue tombe sur elle, et une fois encore elle tente de se dresser, mais elle ne réussit à faire qu'une demi-culbute. Les grillons strident à qui mieux mieux, la mourante s'installe dans le sable, sa robe d'or luit. Presque une image religieuse. Une femme qui a aimé de cette manière-là peut mourir sans soucis. La transfiguration de Phèdre.*

### *Un jeune homme d'aujourd'hui*

La tragédie avait commencé dans la légèreté où elle s'achève. Hippolyte (Sylvain Jacques) se présente en T-shirt transparent, de longs cheveux bouclés, et pieds nus. Un jeune homme d'aujourd'hui. Et pas tout à fait pourtant. Il semble venir d'un autre monde, un somnambule, un ange las de voler, que la foudre a frappé. Il a fallu que ça tombe sur lui, superman de la pureté qui se croyait à l'abri de toute tentation érotique. Et de plus il a fallu que ce soit Ari-cie (Garance Clavel) dont la famille est brouillée à mort avec la sienne.

Au nom de sa bien-aimée, Hippolyte donne des coups de pied furieux dans la dune. Il ne faut pas que ce soit vrai. Mais Théràmène (Laurent Greville), le confident chauve vêtu d'une tunique de prêtre, a percé à jour son pupille depuis longtemps. « Vous brûlez » lui crie-t-il, les yeux rieurs. Voilà qui renverse le garçon. Il bascule dans le sable, sur le dos. Bondy, le joueur élégant, libère le sévère Racine. Le classique ne sera pas plus longtemps engoncé dans le corset raide d'une tradition de représentation qui a duré des siècles. Désormais, il y a des sentiments humains dans le classicisme

français, et pourtant, ces géants du sentiment ne doivent pas se ratatiner pour devenir des nains de jardin. Une danse sur la corde raide.

### *La reine et la souris*

La deuxième scène le montre magnifiquement. Oenone (Dominique Frot) se précipite sur scène en se tordant les mains, elle aussi en noir, comme son pendant Théràmène. Phèdre veut mourir des suites d'une maladie secrète, et déjà la petite servante sort en courant pour voir où en sont les choses. La voix d'Oenone est rauque, presque vulgaire, ses cheveux se dressent sur sa tête tels des fils de fer. Nous sommes à une distance infinie des dames ennuyeuses et bien élevées qui, à la Comédie française, s'occupent patiemment de leur maîtresse.

Enfin, Oenone a réussi à attirer sur scène Phèdre qui mesure bien une tête de plus qu'elle. Un travail de forçat. Déjà elle veut arracher le voile noir qui couvre la tête de sa maîtresse. Et celle-ci se débat. Phèdre ne se laissera pas arracher si aisément son terrible secret, il faudra que l'agile souris invente d'autres provocations.



VALERIE DREVILLE ist Phädra in Luc Bondys Inszenierung, die das Kunstfest Weimar eröffnete.

TA-Foto: R. OBST

# Der Griff nach der Wiege

## Weimar: Stiftungsrat klagt gegen den Bescheid des Landesamts

Noch eben war zu berichten, daß dem Reußischen Fürstenhaus gemäß „gütlicher Einigung“ einige Millionen Mark aus der Christie's-Auktion zukommen, da macht nun Prinz Michael zu Sachsen-Weimar-Eisenach mit seinen auf rund 600 Millionen Mark geschätzten Ansprüchen auf eine der Wiegen der Stiftung Weimarer Klassik abermals von sich reden.

Ausgangspunkt ist ein Entscheid des in Gera beheimateten Thüringer Landesamts zur Regelung offener Vermögensfragen, nach der Prinzessin Leonie am 27. April als Anspruchsberechtigte festgestellt wurde, die wiederum von Prinz Michael vertreten wird.

Daher beschloß der Stiftungsrat, so deren Präsident Jürgen Seifert gegenüber TA, mit juristischen Mitteln die drohende Rückgabe von Goethes und Schillers Nachlässen in Privat-hand zu verhindern und klagte beim Verwaltungsgericht Gera.

Im Blick zurück muß an den letzten Enkel des Dichterfürsten Walther Wolfgang erinnert werden, der 1885 den Nachlaß seines Vaters an die Großherzogin Sophie vererbte. (Ich habe geerbt, und ganz Deutschland soll mit mir erben.) Sie war es auch, die für den Bestand sowie den hinzugekommenen Nachlaß von Schiller 1896 das Goethe-

Schiller-Archiv errichten ließ, um so einen öffentlichen Ort der Forschung und Präsentation zu ermöglichen. Sie wünschte sich das Kulturgut in einer Stiftung des deutschen Volkes, und als eine solche versteht sich jene der Weimarer Klassik.

Mit dem Tode der Erbin kam der Besitz 1924 in die Obhut einer Verwaltungsgemeinschaft aus Land, fürstlicher Schatulle und Goethe-Gesellschaft. Nach dem Krieg folgten 1945 die Bodenreform, während der die Adelshäuser in der sowjetischen Besatzungszone ihren Landbesitz verloren, sowie 1947 ein Beschluß des Landtags, das Archiv zu einer Stiftung des öffentlichen Rechts mit nichtveräußerlichem Besitz zu erklären, wobei man sich der Zustimmung des Erbgroßherzogs Wilhelm Ernst Carl August sicher wählte. 1953 schließlich ging das Archiv in die damaligen Nationalen Forschungs- und Gedenkstätten der klassischen deutschen Literatur und 1990 in die Stiftung Weimarer Klassik über. Soweit so gut.

Dann kam das Jahr 1994 und damit die beginnende Auseinandersetzung zwischen dem Land und Adelshäusern wie Sachsen-Weimar-Eisenach, Sachsen-Coburg-Gotha sowie Sachsen-Meiningen u. a. Das nunmehr gültige Entschädi-

gungs- und Ausgleichsgesetz regelt überaus großzügig, daß bewegliches Gut, also Kunstwerke, Möbel, Geschirr, Bücher usw., die nach 1945 gemäß Besatzungsrecht enteignet wurden, nun zurückzugeben ist. Dies freilich mit der Einschränkung, daß sämtliche per 1994 öffentlich ausgestellten Kunstwerke noch weitere 20 Jahre unentgeltlich von Museen, Archiven usw. gezeigt oder wissenschaftlich genutzt werden können. So stellte das Landesamt in seiner kontrovers aufgenommenen Entscheidung fest, daß auch für die Archivalien der Stiftung Weimarer Klassik ein solches kostenfreies Nießbrauchrecht (Nutzungsrecht) bis zum Jahr 2014 besteht.

Folgen aber wird dann eine Art nobler Leihgebühr, die allein für die bis zu 50 Prozent betroffenen Bestände des Archivs – rechnet man nur fünf Prozent des Wertes – viele Millionen Mark bedeuten könnte.

Allerdings müssen mit dem im Stiftungsrat diskutierten unerfreulichen Bescheid noch keine Besitztümer zurückgegeben werden. Wie Jürgen Seifert betonte, seien vorher einige Fragen zu klären. So beispielsweise, ob der Erbgroßherzog zum Zeitpunkt der Enteignung noch Archivgut in seinem Besitz hatte. Wie überhaupt die große,

teure und gewiß lange Stunde der Juristen beider Seiten geschlagen hat. Muß doch u. a. nachgewiesen werden, wem was zu welcher Zeit tatsächlich gehörte, wie es um den Rechtsstatus der Stiftungen sowie die Enteignungspraktiken des Landes bestand oder besteht.

In einem TA-Gespräch suchte Prinz Michael seinerzeit zu beschwichtigen: „Für Ängste gibt es keinerlei Anlaß“, stammen doch „die Kunstgüter meist aus Familien, die über Jahrhunderte bewiesen haben, daß sie mit Besitz im weiteren Sinne und Kunst im engeren Sinne verantwortungsvoll umzugehen wissen“, allerdings gelte nach seiner Meinung, daß man nicht „weitere, grenzenlose Verzichte von denjenigen Familien verlangen darf, die Opfer von Staatsterror und Regierungswillkür geworden sind“. Punktum!

Übrigens hat die Stiftung Weimarer Klassik etwa vor Jahresfrist Professor Werner von der Jenaer Friedrich-Schiller-Universität mit allen juristischen Untersuchungen beauftragt. Auf sein Gutachten wird nun ganz dringend gehofft.

Warten wir also ab, ob uns die drohenden Schatten über der Kulturstadt Europas 1999 und anderswo erhalten bleiben.

Wolfgang LEISLING



Zum eigenen Gebrauch nach §42(3) UMG. Anfragen zum Inhalt und zu den Nutzungsrechten bitte an den Verlag.  
Belege mit mehr als 5 Seiten enthalten nur die Seite mit Ihrem Stichwort.  
Den vollen Beitrag beschaffen wir gerne gegen Kostensatz.

„Phèdre“ von Jean Racine: Luc Bondys zweite Inszenierung bei den Wiener Festwochen in schöner, kühler Gelassenheit

# Lodernde Leidenschaft, dämmriges Dunkel

Von M. RENNHOFFER

WIEN. Es ist müßig, darüber zu rätseln, warum das französische Theater hierzulande so wenig populär ist. Die Komödien eines Molière ja – aber Corneille und Racine, die Pendants zu Schiller, Goethe und Shakespeare, sind nur Insidern ein Begriff. Sei es, daß die sprachlichen Schönheiten sich so schwer in ein anderes Idiom übersetzen lassen oder daß uns das romantische Pathos bisweilen suspekt ist. Wie auch immer: Der internationale Theater-Wanderzirkus macht's möglich, Luc Bondys Inszenierung von Racines „Phädra“ auch bei den Wiener Festwochen zu sehen. Im Februar in Lausanne herausgekommen, wird diese Produktion unter anderem auch in Weimar, Recklinghausen, Zürich und Paris gezeigt.

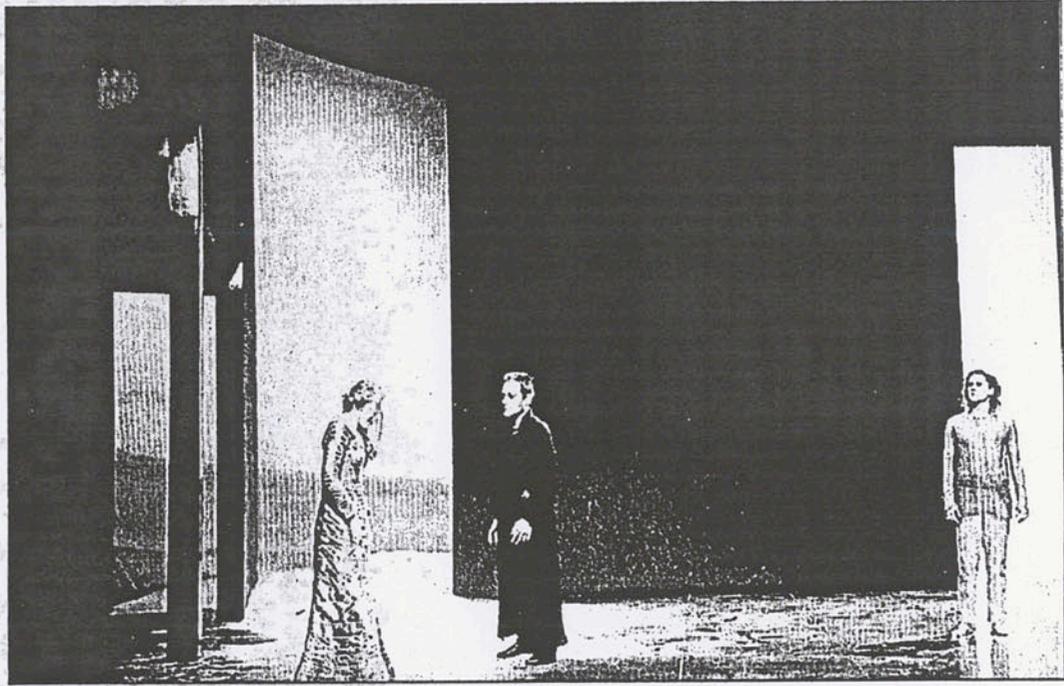
Wie ein Bild von hochartifizierlicher Ästhetik präsentiert sich die Aufführung nun im Wiener Odeon: schön, kühl, archaisch – und sehr fern von unserer Lebensrealität. Nach strenger Vorbestimmung vollzieht sich ein Schicksal, dem sich kein Individuum entziehen kann. Und die stärksten Emotionen – Liebe,

Leidenschaft, Haß, Schmerz und Verzweiflung – werden vom strengen Versmaß der Alexandriner gnadenlos im Zaum gehalten.

Die Geschichte mutet heutzutage eher trivial an: Phädra, die zweite Gemahlin des Theseus, verliebt sich in ihren Stiefsohn Hippolytos. Auf das Gerücht von Theseus' Tod gesteht sie ihre Liebe und läßt es, um sich zu retten, zu, daß nach Theseus' Rückkehr Hippolytos der ehebrecherischen Verführung bezichtigt wird. Auf Wunsch des wütenden Vaters und mit Hilfe Poseidons findet Hippolytos den Tod, Phädra begeht aus Reue Selbstmord. Viel Schmerz für eine Leidenschaft, deren Früchte nie genossen wurden.

Aber bei den alten Griechen – und Racine hält sich weitgehend an Euripides und Seneca – ist die Sache nicht so einfach: Kein Sterblicher ist Herr seines Schicksals und schon gar nicht seiner Gefühle, alles ist Bestimmung. Und wer könnte von Phädra, der Halbschwester des Minotaurus, unschuldige Verliebtheit erwarten?

In dieser Hinsicht hat Luc Bondy eine kongenial passende Inszenierung geschaffen: dämmriges Halbdunkel kontrastiert die lodernde, ver-



SCHÖNE kühle Dreiecksgeschichte in der griechischen Liebestragödie „Phèdre“. APA/Del Curto

derbenbringende Leidenschaft – „brennen“ ist eines von Phädras Lieblingsworten. Eine helle Mauer, ein schwarzer Vorbau mit Säulen wird vom Blick aufs Meer und weißem Sand umspielt (Erich Wonder hat wieder ein wunderschönes atmosphärisches Bühnenbild entworfen), Valérie Dréville in der Titelrolle, mit langem Zopf und geschmeidigem goldfarbenen Kleid, läßt die Balance zwi-

schen Monster und Opfer eher zugunsten der unschuldig der Macht der Götter Ausgelieferten ausfallen. Während Ömone, Dienerin und Werkzeug zugleich, ein skurriles Geschöpf in Gestalt von Dominique Frot, ständig mit tränen-erstickter Stimme spricht, leistet sich Phädra ihren einzigen Gefühlsausbruch, als sie von Hippolytos' Liebe zu Arikia erfährt. Sonst herrscht Deklamation vor. Die stoische Ge-

lassenheit, mit der Theseus (Didier Sandre) Haß und Reue, Hippolytos (Sylvain Jacques) Verleumdung und Verzicht begegnen, grenzt an unbeteiligtes Desinteresse.

Der melodiose Klang der französischen Sprache – dem Verständnis dienen die Untertitel mit einer rudimentären deutschen Übersetzung – und die abstrakte Eleganz der Bilder entrücken das Drama in ein überirdisches Licht.

# Eines langen Tages Reisen in den Tod

Von Hilde Haider-Pregler

Die französische „tragédie classique“ ist im Gegensatz zu Molières klassischen Komödien auf den deutschsprachigen Bühnen nie richtig heimisch geworden. Die an äußerer Handlung armen Meisterwerke eines Jean Racine, der die von der klassizistischen Regelpoetik geforderte Einheit von Ort und Zeit streng wahrte, vermitteln in der Übersetzung allenfalls ungefähr jene in der Sprache aufbrechende konfliktgeladene Vielschichtigkeit und innere dramatische Spannung des Originaltextes, dessen Alexandrinerverse eine kongeniale Übertragung ins Deutsche beinahe unmöglich machen. Mit um so größeren Erwartungen sah man daher Luc Bondys französischsprachiger Produktion entgegen, die bei ihrer Premiere am Théâtre Vidy-Lausanne Begeisterungstürme entfesselte und die nun bis einschließlich 21. Mai auf dem Programm der Wiener Festwochen steht. Um es vorwegzunehmen: Der Eindruck war zwiespältig, und dies läßt sich nicht allein den akustischen Tücken des Odeon anlasten.

Luc Bondy erwies sich gewiß auch diesmal als unnachahmlicher Perfektionist, was Stimmungsmalerei und interpretierende Lichtregie angeht. Im bedrückenden Halbdunkel des monumen-

talenen, schmucklosen Palastes (Bühne: Erich Wonder) – mit Durchblicken aufs Meer und bis in den Hof vordringenden Sanddünen – vollzieht sich im Ablauf eines Tages in Übereinstimmung mit dem einfallenden, dem Sonnenstrand entsprechenden Licht, die Tragödie der ihren Stiefsohn leidenschaftlich liebenden Gemahlin des athenischen Königs Theseus. In diesem Bühnenraum, der keinen Rückzug in die Privatheit erlaubt, sind die Personen nie vor dem überraschenden Dazwischentreten eines anderen gefeit. Jene höfische Atmosphäre, die der Kultursoziologe Norbert Elias als „räumliche Nähe“ bei „sozialer Ferne“ umschrieben hat, wird spürbar. Mit subtilen Details – etwa aus weiter Ferne vernehmbares Glockengeläute – macht Bondy bewußt, daß Racines Gestaltung des antiken Mythos von Phaidra und Hypopolitos von der Weltsicht und dem Verhaltenskodex des französischen Hochabsolutismus geprägt ist.

In dieser letzten Tragödie, die Racine fürs Berufstheater verfaßte, ehe er Geschichtsschreiber am Hofe Ludwigs XIV. wurde, wird der Zwiespalt der Figuren besonders augenfällig. Etikette und „bienséance“ verbieten ihnen, offen auszusprechen, was sie im Innersten bewegt.

Während die archaische Phaidra in der Euripideischen Tragödie selbst die Initiative ergreift und den vergeblich bedrängten Geliebten schließlich schamlos verleumdet, lastet Racine, um seine (königliche) Phèdre weniger verabscheuenswürdig erscheinen zu lassen, die Hauptschuld am Intrigenspiel der Amme auf. Sie verleitet die liebeskranke Königin nach dem Eintreffen der Nachricht von Theseus' angeblichem Tod dazu, dem Stiefsohn ihre Gefühle zu offenbaren, und sie klagt, während Phèdre schweigt, Hippolyte beim zurückgekehrten Herrscher der verbotenen Leidenschaft an.

In Bondys Inszenierung wird gerade diese von Phèdre als Werkzeug benützte, schließlich fallengelassene und in den Selbstmord getriebene Oenone (Dominique Frot) zum hyperaktiv grimassierenden und gestikulierenden, schwarzgekleideten Dämon mit schrillen Tönen. Valérie Dréville als bildhafte Phèdre im goldenen Gewand überzeugt in den um äußere Fassung ringenden Momenten stärker als im Liebesrausch, wenn sie, allein mit Hippolyte (Sylvain Jacques: sehr knabenhaft, sehr deklamatorisch) sich beinahe das Kleid vom Leib reißt. Didier Sandre gibt einen würdigen Thésée, der seinen göttlichen Vater Neptun vorzeitig um Bestrafung des ungeratenen Sohnes anruft. Im Gegensatz zur antiken Vorlage, in der Hippolytos in seiner Hinwendung zur keuschen Göttin Diana jeder irdischen Versuchung widersteht, hat der Königssohn bei Racine sein Herz längst insgeheim an Aricie (Garance Clavale) verloren, was Phèdre, sobald sie es erfährt, aus Eifersucht und Beschämung erst recht in Raserei geraten läßt. Dem verinnerlichten Racine'schen Pathos vollauf gerecht wird Laurent Grevill als Thérémène, der – im wohl berühmtesten Botenbericht der Weltliteratur – vom grausamen Sterben des von Meerungeheuern zu Tode geschleiften Hippolyte kündigt: voll verhaltenem Entsetzen, mit schier übermenschlicher Selbstbeherrschung, als könne er das eben Geschehene und hautnah Miterlebte verstandesmäßig noch gar nicht fassen.

Am Ende steht ein ästhetisch kaum zu überbietendes Theaterbild: Auf dem weißen Sand hingestreckt, stirbt Phèdre, die für ihr Vergehen den Tod durch Gift sucht, nach dem Eingeständnis ihrer Schuld, in vollendeter Schönheit.

„WIENER ZEITUNG“  
DIENSTAG, 19. MAI 98  
SEITE 5